

**Terrains de géographes, géographes de terrain.
Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques
de terrain des géographes français du XX^e siècle.
Soutenance de thèse – Université Lumière Lyon 2 – 13 décembre 2010**

Merci Monsieur le Président.

A ce moment précis, nous n'avons sans doute pas, Monsieur le Président, Madame, Messieurs, le même **point de vue** sur la situation dont nous sommes les acteurs. Pour vous, il s'agit d'une soutenance de thèse comme vous en avez l'habitude d'en faire, un jury comme un autre. Pour moi, il s'agit d'un **rite d'initiation**, un de ceux que l'Université a conservés, un « bizutage indigène » (je vous cite, Monsieur le Président) dont le but est de me faire entrer dans la communauté. Mais plus que nos points de vue, nos **rôles** ce matin sont radicalement différents : à vous la tâche de garder, quelques heures encore, les portes de l'Institution, et à moi celle d'essayer de les franchir. Ce rituel est strictement délimité dans l'espace (cette salle Marc Bloch dans laquelle j'ai vu avant moi tant d'amis conquérir leur grade) et dans le temps : quelques heures qui viennent conclure quelques années de travail. S'ouvre donc un **espace-temps incertain**, caractérisé par le **jeu** entendu dans sa polysémie :

- Le jeu au sens du **simulacre** : vous comme moi jouons nos rôles selon un *ordo* bien réglé que vous avez rappelé Monsieur le Président.
- Mais aussi le jeu de la **machine qui fonctionne**, en l'occurrence de l'Institution académique qui se donne ici et maintenant à voir.

Ne soyons pas dupes de nos rôles, et à l'instar de Pierre Bourdieu lorsqu'il entre au Collège de France, nous pourrions nous interroger sur « l'efficacité proprement magique du rituel » qui donne de la **légitimité** à celui qui s'y soumet. Mais je vais plutôt, à la suite de Michel Foucault, chercher dans le bon fonctionnement de l'Académie le **courage** qu'il me faut pour poursuivre mon exposé : « Tu n'as pas à craindre de commencer [dit à Foucault l'institution] ; nous sommes tous là pour te montrer que le discours est dans l'ordre des lois ».

Soyons conscients de cette polarité : **cette soutenance n'est qu'un jeu**, mais un jeu qui justifie pleinement l'existence de l'Institution et l'ordre sur lequel elle repose. Tout en jouant, soyons donc vous comme moi les spectateurs du drame que nous jouons (le *drame* est entendu ici au sens étymologique et ne présage je l'espère en rien l'issue de la soutenance).

C'est ce même **principe de symétrie** (observer l'observateur pendant qu'il s'observe) que j'ai cherché, sous le regard d'Alice qui s'aventure de l'autre côté du miroir, à appliquer dans la thèse que j'ai soumise à votre jugement.

1) Mon projet

A l'**origine de cette thèse** se trouve mon souhait d'investir un champ de la discipline, **l'histoire de la géographie française**, et de faire du « terrain » (entendu dans toute sa polysémie) une entrée opératoire. C'est le fruit d'un intérêt pour l'histoire de ma discipline, découverte alors que je préparais l'agrégation, et pour les récits multiples que le terrain ne cesse de susciter chez les géographes. Cette étude est donc largement centrée sur la géographie française : alors que le terrain est au cœur de débats animés dans la communauté anglophone, j'ai fait le choix de m'intéresser uniquement à l'**émergence** de ces débats dans la communauté française. C'est donc les géographes français que j'ai lus, que j'ai rencontrés et dont j'ai cherché à comprendre les discours, les pratiques et les représentations du terrain.

Très vite, ce projet a pourtant changé d'allure : le terrain est difficilement redevable des **approches historiographiques canoniques** qui sont habituellement mobilisés pour expliquer l'histoire de la géographie française. En effet, l'historiographie repose principalement sur une approche linéaire de la discipline, et met l'accent sur les secousses et les tourments qu'elle traverse et dont la « **crise de la géographie** » qui s'étend de la fin des années 1950 au début des années 1980 constituerait à la fois l'acmé et la condition de possibilité. Dans cette perspective, le terrain n'est alors seulement envisagé comme un

moment de l'histoire de la discipline qui, selon les époques, participe pleinement de la refondation vidalienne ou de sa remise en cause.

A rebours de cette lecture historiographique, j'ai au contraire cherché à montrer l'**actualité** de ce questionnement latent dans les débats mais jamais vraiment explicité. C'est donc la **contemporanéité** (au sens donné par Agamben : « Contemporain est celui qui reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps »), ainsi que la **transversalité** et la **réflexivité** de cette instance que j'ai décidé d'étudier.

Ainsi suis-je progressivement passé du champ de l'**histoire** à celui de l'**épistémologie** de la géographie. Plutôt que de chercher à identifier dans la relation des géographes à leur terrain des jalons qui caractérisent la chronologie disciplinaire, j'ai préféré m'intéresser à ce que le terrain nous dit de la géographie. Bien plus que la seule entrée historique, ma démarche mobilise de **nombreux foyers**, multiples, organisés, qui entrent en résonance et qui me laissent penser que le terrain – pour peu qu'on l'interroge – constitue un observatoire privilégié de la **diversité des fabriques géographiques**. C'est pour être le plus proche dans la restitution de ces multiples foyers que j'ai cherché – tout au long de mes recherches tout comme dans le volume que je vous ai soumis – à **multiplier les points de vue**, à faire jouer les temporalités et à diffracter les approches. Loin de faire œuvre d'historien, j'ai au contraire cherché à faire advenir la **pertinence de l'interrogation réflexive contemporaine** non seulement sur les pratiques de terrain, mais plus largement sur toute la discipline qui en a fait un totem identificateur tenace.

Une telle élucidation nécessite alors de distinguer les composantes que le terme polysémique de *terrain* vient fondre et parfois confondre. En effet, ce terme recouvre pour le géographe de multiples acceptions :

- Le terrain est avant tout une **méthode**, c'est-à-dire un ensemble de pratiques qui permettent la collecte *in situ* des données en définissant des protocoles scientifiques jugés à l'aune de leur scientificité.
- Ces pratiques sont mise en œuvre par des **acteurs**, les *géographes de terrain* dont les exploits et les hauts faits alimentent les imaginaires collectifs.

- Le terrain est aussi un **espace**, l'objet de la discipline, enrichi du poids de la tradition régionale de la géographie française.
- Enfin, le terrain est un **discours**, une idéologie, une injonction qui structure les consciences et la communauté disciplinaire et qui relève autant du programme scientifique que de l'impensé disciplinaire.

C'est à l'élucidation de ce **carré** (constitué par des pratiques, des acteurs, des espaces et des discours) que je me suis attelé, et ce sont les discours que j'ai choisi d'actionner comme **levier heuristique**, en mobilisant les travaux de Foucault et les approches constructivistes issues du tournant linguistique. L'étude des discours permet en effet d'étudier conjointement les **motivations des acteurs** et les **ressorts de leurs pratiques**. Ces pratiques mises en œuvre par les acteurs s'appliquent à quelque chose qui est de nature spatiale, un espace transformé en terrain par la **puissance performative** de la pratique.

J'ai donc cherché à comprendre ce qui se joue derrière l'étiquette communément partagée de « méthodes de terrain », en restant conscient que la diversité des pratiques dépasse très largement la singularité de l'expression. C'est l'origine de ma **posture anti-normative** : loin de chercher à dire ce que doit être le terrain et comment il faut en faire, j'ai voulu plus modestement comprendre ce que les uns et les autres désignent comme étant *le terrain*. Au contact des géographes, j'ai appris l'extrême diversité des « manières de faire » qui accèdent les inventions de leur quotidien. Ainsi ai-je appris que l'auto-stop pour le géographe régionaliste est une pratique à mettre sur le même plan que l'arrosage de son jardin pour le théoricien, ou la pratique de la course à pied pour le spécialiste de la ville et de ses marges. Toutes ces recettes sont sûrement aussi efficaces que la méthode thé et petits gâteaux que j'ai longuement expérimentée tout au long de mes enquêtes.

La polysémie du *terrain* subsume donc le passage d'un **terrain projet** (du fait des acteurs et de leurs pratiques) à un **terrain objet** (l'espace étudié par les géographes), ce qui recouvre de nombreux problèmes qui sont au cœur de la réflexion disciplinaire, mais que les différents projets épistémologiques – à l'exception des travaux pionniers d'Anne

Volvey – ont finalement peu interrogé. Un faisceau d'interrogations surgit à différents niveaux :

- **Disciplinaire** tout d'abord : quel rôle joue cette pratique dans la construction de l'identité disciplinaire des géographes
- **Epistémologique** également : quelle modalité d'appréhension du réel constitue-t-elle pour les géographes ?
- **Heuristique enfin** : que voit-on de la géographie depuis le terrain ?

Ce feuilleté est à l'origine de figurations multiples et concurrentes du terrain, selon des temporalités complexes qui s'enchevêtrent : d'un **terrain projet** qui porte le renouvellement des méthodes disciplinaires, on passe à un **terrain objet** qui marque l'avènement de la fabrique classique écrite sur le mode réaliste du plain-pied du monde, puis à un **terrain rejet** rendu responsable de toutes les apories de la discipline et de ses carences réflexives.

C'est le **statut d'évidence** de cet objet en apparence simple mais en réalité éminemment complexe que j'ai voulu déconstruire.

2) Les problèmes de mise en œuvre

Sur cette longue route, j'ai rencontré des problèmes de plusieurs ordres :

- la constitution des archives
- l'architecture de ma thèse
- La mobilisation d'un outillage théorique et conceptuel

a) La construction des *corpus*

Pour mettre en lumière grâce aux discours les **motivations des acteurs** et les **ressorts de leurs pratiques**, il a fallu constituer des **archives** au sens foucauldien du terme, c'est-à-dire des données construites en *corpus* et rendues ainsi appréhendables au travail du chercheur. Travailler ainsi était une manière à la fois d'accréditer les méthodes de

l'historiographie traditionnelle, tout en proposant des pistes pour la déconstruire. Six corpus ont ainsi été mobilisés :

- les comptes rendus des **excursions interuniversitaires** publiés dans les *Annales de géographie*. Ces excursions sont un rituel qui s'instaure dès 1905 et qui se prolonge jusqu'au milieu des années 1970. Ces textes sont complétés par les films pédagogiques produits au Centre Audio-Visuel de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud. Ces documents mettent en lumière la transmission et l'acquisition de l'*habitus* disciplinaire.
- Les **comptes rendus des thèses de géographie** soutenues entre 1902 (les thèses de Jean Brunhes et Emmanuel de Martonne) et 1922 (date de la publication de *La terre et l'évolution humaine* de Lucien Febvre) écrits par les géographes, les sociologues et les historiens et qui permettent de décortiquer les fondements conceptuels et les stratégies de légitimation mises en œuvre dans cette controverse qui a marqué l'historiographie, ainsi que la naissance d'une tradition régionale.
- Les deux numéros que la revue **Hérodote** a consacrés au terrain en 1977 et 1978 et qui constituent la première interrogation collective et réflexive de cette méthode canonique et identitaire des géographes en plein cœur de la crise.
- En miroir d'*Hérodote*, j'ai aussi étudié le **colloque** « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » qui s'est tenu à Arras en juin 2008 et dont j'ai été l'un des co-organisateurs avec Myriam Houssay-Holzschuch et Anne Volvey et qui constitue l'un des derniers moments collectifs d'élaboration de cet objet.
- Plus de 90 **entretiens** avec des géographes de toutes les générations et de tous les champs de la discipline ont été assemblés et ont permis de mettre en lumière la polyphonie des discours et les multiples pratiques déployées. Ils constituent des témoignages de première importance sur l'histoire de la discipline.
- Enfin, un **film documentaire** intitulé *Ce qui fait terrain, fragments de recherches* qui suit le travail de deux géographes sur leur terrain. J'en profite pour remercier ces deux géographes – Emmanuelle Peyvel et Julie Le Gall – qui se sont prêtées à mon jeu et qui m'ont fait l'amitié de venir ce matin.

Loin d'être un obstacle, l'**hétérogénéité** des *corpus* était recherchée pour justement embrasser la **multitude** des acteurs et la **polyphonie de leurs pratiques**. Une attention toute particulière a été apportée aux temporalités mises en œuvre par ces archives, de manière à couvrir l'ensemble de ce que Marie-Claire Robic appelle « le grand XX^e siècle de géographie française ». La **fondation vidalienne** est ainsi appréhendable aussi bien dans la controverse scientifique (qui en montre les limites) que dans les excursions qui en montre le succès et l'efficacité sociale pour produire du commun. L'événement que constitue la **crise** de la géographie apparaît dans les deux numéros d'*Hérodote*, dans les films pédagogiques qui proposent de nouvelles formes de transmission des savoirs en lieu et place des excursions jugées trop obsolètes, ainsi que dans certains témoignages oraux. Enfin, la période contemporaine post-crise est appréhendable aussi bien par le colloque, les entretiens et le film documentaire.

L'hétérogénéité revendiquée des archives cherche aussi à donner à voir le **large éventail des pratiques** des géographes. Pour ce faire, j'ai cherché – à l'image de ce que met en lumière Daniel Fabre pour le travail de l'ethnologue – à mobiliser différents supports et donc différentes modalités d'appréhension de ces **gestes constitutifs du métier** : ces *corpus* relèvent ainsi à la fois de l'énonciation (comme les supports de texte à l'image des comptes rendus de thèse ou d'excursion), de l'interaction (comme les entretiens) ou de la performance (comme les films). Toutes ces catégories sont bien sûr poreuses ce qui enrichit la diffraction des points de vue.

b) La construction de ma thèse

Cette **hétérogénéité** des sources nécessite une **diversité des approches et des points de vue mobilisés** pour les exploiter et les faire résonner. Cela explique non seulement le réemploi régulier des mêmes *corpus* tout au long de la thèse, mais également l'architecture de la thèse, qui met explicitement en lumière la diversité des postures successivement convoquées. Ma thèse n'est pas organisée en parties et en chapitres : elle s'organise en livres et cheminements dont je fais l'hypothèse qu'ils sont **équivalents**, dans la mesure où ils proposent tout un point de vue différents sur les mêmes données, les *corpus* présentés dans le volume d'annexes. Plus que de simples annexes, le deuxième

volume est donc le cœur même de la thèse, son degré zéro, qui alimente tous les discours que j'ai recueillis et auxquels j'ai essayé de donner de l'intelligibilité en produisant à mon tour un discours. Ces livres – et en leur sein les cheminements – sont tous sur le même plan : ma thèse réfute toute hiérarchisation entre ces différentes postures, ce qui pourrait accréditer une visée normative que je récusé catégoriquement. J'ai donc cherché, dans chacun des livres, à adopter des postures bien délimitées en jouant à fond avec les codes d'écriture qu'elles requièrent.

C'est la diversité des postures successivement convoquées dans les quatre livres qui donne à voir les multiples rouages de la fabrique de la communauté des géographes :

- La **posture littéraire** qui met en jeu la fiction d'une Alice traversant son miroir, interroge les **croyances** et les représentations que les géographes se font de leur travail et qui constituent leur imaginaire disciplinaire.
- La **posture positiviste** interroge l'objectivité des géographes lorsqu'ils sont confrontés au terrain, et qu'ils cherchent à observer, produire des faits scientifiques ou normaliser leurs pratiques. Elle accrédite l'historiographie canonique de la géographie française, mais souligne les impasses de cette lecture fondée sur la succession des paradigmes en soulignant ses apories dès lors qu'il faut penser l'après-crise de la géographie
- La **posture herméneutique et constructiviste** souligne la dimension performative du terrain, qui peut faire advenir une communauté labile et perpétuellement recomposée. Elle permet d'envisager la dynamique de la communauté, structurée en petits collectifs constamment recomposés.
- Et enfin la **posture réflexive et réfléchie** finale remet le sujet au cœur du projet géographique et invite à repenser le fonctionnement de la communauté depuis son unité de base, l'individu.

Les difficultés de mise en œuvre de mon projet sont aussi à mettre sur le compte de ma plus ou moins grande **familiarité** avec ces postures. Parmi ces quatre, deux me sont familières : la posture littéraire renvoie à des inclinations personnelles et la posture herméneutique à un tropisme intellectuel. La posture positiviste est à mes yeux un peu datée ; l'écriture de cette partie est celle qui a suscité le plus d'interrogations et le plus de

difficultés pratiques. Enfin, la posture réflexive est celle pour laquelle j'ai eu le plus de réticences : si je suis convaincu de l'intérêt de la démarche réflexive (les entretiens en apportent une preuve convaincante), j'ai eu du mal à m'y plier. Le moi reste haïssable et sans l'insistance de ma directrice de thèse je n'aurais sans doute pas osé poser le *making of* de cette thèse en guise de quatrième livre et surtout je n'aurai jamais cherché à en tirer matière à ma définition du terrain. Je vous remercie donc, Madame, d'avoir tant insisté : ce quatrième livre permet de parachever le dispositif et de compléter cet infini jeu de miroirs.

Une question subsiste : cette thèse peut-elle vraiment être lue dans n'importe quel sens, comme je l'ai prétendu dans son avant-propos ? Présentée ainsi (et lue dans cet ordre), cette thèse dessine un projet, l'élucidation de la communauté des géographes et de leur imaginaire, mais elle se double de deux cheminements parallèles : une réflexion sur l'histoire des sciences (le mythe, le positivisme, l'herméneutique et la singularité du point de vue) doublé d'un itinéraire (auto)biographique d'inspiration proustienne : comment je suis devenu *géographe de terrain* ? Ces lignes de fuite disparaissent si on change l'ordre de lecture ; à charge pour le lecteur d'en identifier de nouvelles.

c) L'outillage théorique et conceptuel mobilisé

Pour mener à bien cet objectif (c'est-à-dire pour élucider la constitution de la communauté et de son imaginaire tout en laissant jouer la diffraction des points de vue), j'ai articulé des outils théoriques et conceptuels à **deux niveaux distincts**.

A un **niveau général**, j'ai mobilisé la **sociologie des sciences** – et principalement la matrice latourienne – qui étudie la construction des savoirs scientifiques, tout en insistant sur l'importance des pratiques des chercheurs et de leurs imaginaires au service des artefacts qu'ils construisent. Cette grille analytique développée pour les sciences expérimentales montre sa pertinence pour étudier une science sociale comme la géographie. Le recours à ces cadres théoriques est une manière de faire pleinement jouer le **principe de symétrie**, c'est-à-dire d'étudier les scientifiques avec les mêmes outils que ceux utilisent habituellement pour étudier les sociétés. A une remarque près toutefois : Bruno Latour

est un philosophe de formation converti à l'ethnologie et à la sociologie qui s'est intéressé aux spécialistes de la neuro-endocrinologie ou aux membres du Conseil d'Etat, alors que je suis un géographe qui m'intéresse à la communauté dont je suis issu.

A un **niveau plus fin**, j'ai eu recours à de multiples matrices conceptuelles que j'ai diversement mobilisées et qui visent toutes à éclairer sous des jours différents la constitution de cette communauté des géographes. Ainsi ai-je mobilisé :

- Pierre Bourdieu et son **habitus** qui donne à voir la communauté sous le prisme de l'inter-reconnaissance que le partage et la transmission des mêmes gestes assure.
- Michel Foucault et son **ordre du discours** qui définit une communauté normative fondée sur le contrôle et l'obéissance à la règle.
- René Girard et sa **théorie mimétique** qui permet de penser la communauté sous l'angle de son rapport à l'origine.
- Paul Ricœur et son binôme **mêmeté/ipséité** qui permet de penser la singularité de l'individu dans sa communauté.
- Roland Barthes (et plus largement la critique littéraire) et ses **médiations discursives**, qui montre que la communauté est toujours fondée sur le partage d'un même système fictionnel.

d) Le refus de l'illustration

Je voudrais enfin expliciter un choix délibéré : le refus de toute illustration, à l'exception de la gravure d'Alice par Sir John Tenniel qui est reproduite sur la couverture. Ce sont les discours du terrain que j'interroge selon des traitements eux-mêmes discursifs, et pas leur représentation ou leur figuration. Dans ces pages, pas de photos, de cartes, ni même de joli tableau, mais seulement un film. Mais ce film n'est pas davantage une illustration, c'est un discours lui aussi écrit selon des modalités non-textuelles.

3) Mes principaux résultats

a) Un objet scientifique total

L'hypothèse initiale est confirmée : le terrain – parce qu'il mêle des acteurs, des pratiques, des discours et des espaces – constitue bien un **objet total**, à la lumière de ce que Mauss appelle « l'objet social total ». Plus que la seule élucidation du terrain entendu comme l'une des instances de collecte des données et de production des savoirs géographiques, le terrain constitue donc un **levier heuristique opératoire** pour saisir dans son ensemble la communauté et les ressorts de l'action de ses membres. La thèse a démontré que le ressort du groupe résidait dans l'individu.

b) Un renouveau de l'histoire de la géographie

Ma thèse, après un détour épistémologique et réflexif, revient aussi à son ambition initiale, celle d'enrichir le champ de l'histoire de la discipline :

- Par un **renouveau des sources mobilisées** : intérêt pour l'histoire immédiate (histoire orale). Cela invite à mobiliser de nouveaux *corpus* pour faire l'histoire de la discipline et réfléchir à ses fondements épistémologiques.
- Par un **renouveau des approches** : j'ai fait la démonstration que la sociologie des sciences est pertinente pour comprendre le fonctionnement d'une science sociale comme la géographie. Les faits produits par les géographes sont des artefacts qui sont redevables d'une déconstruction, au même titre que ceux produits par les autres scientifiques. Cela permet d'envisager ainsi la dynamique disciplinaire qui peut ainsi se lire à partir de ses discours et de ses pratiques.
- Par un **renouveau des lectures historiographiques** : il faut en finir avec la lecture dominante dans l'historiographie qui repose sur le modèle des révolutions scientifiques de Thomas Kuhn et sur la succession des paradigmes. Loin de ces lectures qui reposent sur la mise en évidence de ruptures, j'ai au contraire montré que c'est la pérennité de l'injonction méthodologique à faire du terrain qui est problématique. Loin d'être une remise en cause de ces pratiques, la crise de la

géographie ne constitue qu'un événement discursif qui participe de l'ordre du discours collectivement construit.

Cette thèse interroge donc le statut problématique de la crise de la géographie, historiographiquement cristallisée. Cette cristallisation apparaît comme une sédimentation des discours. Cette crise ne peut donc constituer le point fixe qu'on a voulu lui faire jouer dans les lectures traditionnelles : il est impossible de lire l'histoire de la discipline à l'aune de la crise, ce qui annihile toute présentation à la conduite d'un projet épistémologique fondé sur la seule dimension historique.

c) Une définition du terrain

La principale conclusion de mon travail reste bien sûr la déconstruction de l'instance *terrain* dont j'ai proposé une **définition** qui met l'accent sur les pratiques mises en œuvre et leur spatialité. « Le terrain, c'est ce qui fait tenir ensemble ». Le recours à la sociologie de la traduction et à la théorie de l'acteur-réseau a permis de mettre en évidence la circulation et la transformation des mêmes objets le long de chaînes de traduction. Les pratiques servent donc à produire des données qui alimentent ces chaînes. Le terrain n'est plus un objet, un sujet ou un motif de rejet : **le terrain est un ensemble de pratiques caractérisées par leur spatialité**. Si le terrain est un espace, c'est seulement par les pratiques spatiales qu'il met en œuvre.

d) Quelques angles morts

Ce travail reste toutefois **incomplet** et quelques aspects ont dû être laissés de côté, faute de temps, d'outils ou de données pour les traiter.

- Paradoxalement, la **crise de la géographie**, qui constitue pourtant le cœur de ma thèse, n'est pas traitée en soi : elle est simplement mise en perspective à partir des discours de fondation de la discipline ou des discours réflexifs contemporains. C'est sans doute la lacune la plus importante de mon travail : elle s'explique principalement par le fait que je n'avais pour but initial d'en questionner l'existence. C'est une évidence qui est apparue, au fil de mes réflexions, alors que

j'avais déjà accumulé mes données. Ainsi la crise ne figure-t-elle qu'en filigrane de mes *corpus*.

- Il faut également questionner la **pertinence globale de mes propositions** à l'échelle d'une communauté et de l'ensemble de ses champs. L'exhaustivité – surtout quand il s'agit d'envisager plus d'un siècle de productions scientifiques et discursives – est illusoire : des choix ont présidé à la construction des *corpus* et notamment à l'échantillonnage de mes entretiens. Même si j'ai cherché à m'approcher d'une exhaustivité asymptotique, quelques déséquilibres subsistent : j'ai interrogé peu de femmes (mais c'est sans doute tristement révélateur de la réalité) et j'ai interrogé également peu de spécialistes de géographie physique ou quantitative. Nul doute que le rapport au terrain de ces derniers est spécifique : le rôle des outils entraîne un rapport spécifique à la réalité dont le terrain n'est qu'une médiation instrumentée. Toutefois, à la lumière des témoignages que j'ai recueillis, je fais l'hypothèse qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre les approches des uns et des autres. C'est sûrement là un aspect qu'il conviendrait de poursuivre, données à l'appui.
- Si j'ai cherché à mettre en évidence la **fonction politique** du terrain au sein de la communauté géographique – c'est-à-dire que j'ai cherché à délimiter un territoire, sa normativité et ses formes de structuration hiérarchique – j'ai surtout mis l'accent sur la délimitation de ce territoire et des discours normatifs qui le structurent. J'ai laissé de côté la question des hiérarchies. Disons-le franchement : ma position (celle de l'impétrant qui cherche à entrer dans l'institution) n'est pas la plus confortable pour aborder les sujets sensibles que sont le financement de la recherche ou les formes de reconnaissance attachées à tel ou tel terrain. Une telle approche (très pertinente par ailleurs) nécessiterait d'envisager les ressorts économiques de la recherche, ainsi que les conditions économiques de la production scientifique. Bien que ce tabou soit de moins en moins passé sous silence, du fait des évolutions récentes du monde de la recherche, je suis – en étant à l'extérieur de l'institution – peu outillé pour m'y frotter.

4) Quelques pistes pour des recherches futures

Ces recherches seraient bien vaines si elles n'appelaient pas des prolongements pour les compléter. Plusieurs prolongements possibles semblent se dessiner :

- Un travail de valorisation de mes entretiens m'attend : s'ils ne représentent, dans ma démarche, qu'un *corpus* parmi d'autres que je n'ai donc pas cherché à surexploiter, leur richesse dépasse largement ce que j'en ai dit dans ma thèse. La lecture du volume d'annexes vous l'a peut-être suggéré. J'aimerais approfondir la lecture de ces témoignages, éventuellement en les complétant pour pallier les lacunes ici ou là, et surtout publier tout ou partie de ces témoignages qui peuvent intéresser, bien au-delà du seul cercle des historiens de la discipline.
- A la lumière de mes travaux sur les discours et l'imaginaire des géographes, une étude approfondie de la **crise de la géographie** est envisagée, dont le but serait d'élucider ses contours chronologiques, les lieux dans lesquels elle s'est développés, les discours qui en ont accrédité l'existence.
- Je voudrais également continuer à instruire un renouvellement de l'histoire de la géographie par l'étude de **nouvelles sources**, encore peu étudiées. Je pense notamment aux **chansons de terrain** dont j'ai commencé la collecte pour cette thèse mais que je n'ai finalement pas étudié, mais également aux carnets de notes des géographes. Des contacts ont été pris dans ce sens.
- Je souhaiterais également étendre ces réflexions – pour l'instant limitées à la seule géographie française – aux géographies étrangères, et notamment anglophones. Ces questions sont d'une actualité vive et sont traitées en lien avec l'essor des courants de pensée post-moderniste.
- Enfin, je voudrais continuer à penser et à instruire les mutations et les discours des pratiques des acteurs sur ce qui continue d'occuper le cœur de leur projet : une écriture de la terre.

C'est ce terrain fertile que j'espère pouvoir continuer à explorer.

Je vous remercie.